

JOUR DU SOUVENIR 1971

Colonel Fred « Toot » Moar

Photo credit: Mike Nimigon

Note de la rédaction : Le discours qui suit, donné par le petit-fils du colonel Moar, offre les réflexions d'un ancien combattant canadien de la Seconde Guerre mondiale du North Shore Regiment, qui a illustré de façon réfléchie les complexités des conflits armés, l'humanité qui existe dans les contextes extrêmes et les répercussions durables des dilemmes moraux qui surviennent, en particulier en ce qui concerne les enfants. Le colonel Moar est demeuré inébranlable dans son service en faveur d'un monde pacifique, et il est très respecté pour la façon dont il s'est fait le champion des soins pour ses collègues anciens combattants.

Merci de m'avoir invité...

En 1939, la vie sur la Miramichi était terne, incolore. Aujourd'hui, nous avons fait plutôt piètre figure aux yeux des jeunes. Ce dont je vais vous parler est, j'en suis sûr, un peu pénible. Aujourd'hui, nous ne sommes pas dans le coup. Et l'action nous passe par-dessus la tête, et vous avez peut-être raison. Mais beaucoup de jeunes ont vécu et sont morts aux jours de notre jeunesse, et c'est à leur souvenir que j'aimerais vous rappeler très brièvement aujourd'hui.

Pour nous, à l'époque, en 1939, s'enrôler dans l'armée, la marine, l'aviation ou la marine marchande, c'était prestigieux. L'idée d'endroits lointains, l'excitation, les filles, l'uniforme, et les filles, et oui, l'argent –une grande somme de 39 \$ par mois. La vie était heureuse et insouciant, sauf pour quelques officiers et sergents qui s'efforçaient parfois de nous rendre la vie misérable. Mais de tout cela est sorti un sentiment d'utilité, un sentiment d'appartenance. L'ambition et les incitations ont pris leur place ; vous savez, dans le service, vous pouviez être tout ce que vous vouliez, tout dépendait de vous et de la mesure dans laquelle vous vouliez travailler et étudier. C'est vrai aussi pour tous les aspects de la vie.

J'ai visité Woodstock il y a quelque temps, pas le Woodstock qui est célèbre pour son rock, mais la ville située sur les rives du fleuve Saint-Jean, dans l'ouest du Nouveau-Brunswick. Notre unité y était stationnée il y a une trentaine d'années et, lorsque j'ai retracé les pas que j'avais faits avec tant de mes amis, si j'ai appris quelque chose de cette visite et de mes années de service, c'est simplement ceci : « la futilité totale et absolue de la guerre, les années perdues, les familles déchirées, les rêves brisés, les villes et leurs habitants torturés et déformés ». Pour beaucoup d'entre nous, le plus grand problème, c'était la recherche de la tranquillité d'esprit quand tout a été fini. Beaucoup d'entre nous ont surmonté leurs peurs, ont persévéré et ont triomphé, mais pas tous. Ne vous moquez pas d'eux, soyez tolérants. Certains hommes ont perdu la tête et ont été internés dans des institutions psychiatriques dont ils ne ressortiront pas pour le reste de leur vie naturelle. Dans chacun de ces groupes vaillants qui ont servi leur pays, il y avait une étincelle de grandeur, de fierté pour leur unité, un amour du pays et de la patrie.

Laissez-moi vous ouvrir une porte et tourner les pages du temps pour revenir à un après-midi chaud, sec et puant en août 1944 sur une colline à l'extérieur du petit village français de Sassy, en Normandie. La compagnie que je commandais avait reçu l'ordre de débarrasser le village de l'ennemi. Il fallait donc y parvenir avec les hommes, les outils et les armes à notre disposition. Savez-vous ce que cela signifie ? Cela signifie la mort de quelqu'un, ami ou ennemi. Alors que nous avançons à travers les champs de blé, nous avons essuyé les tirs ennemis, de vraies balles réelles et des obus de mortier. Il m'était tout à fait évident que nous étions en difficulté, le FOO [officier observateur avancé] de l'artillerie qui m'accompagnait pouvait être disponible pour demander les tirs d'obus et tirer sur n'importe quel point prédéterminé ou ailleurs si et quand cela était nécessaire. Les soldats canadiens ont commencé à tomber et les cris des blessés résonnaient dans mes oreilles quand j'ai ordonné à l'officier de faire tirer la batterie. C'est ce qu'il a fait. Les 24 canons.

Dans la soirée du même jour, après avoir pris le village et l'avoir vidé, nous nous sommes regroupés pour la nuit avant de repartir à l'aube ou plus tôt, les habitants du village sont sortis de leurs caves et de leurs champs et ont commencé à revenir dans leurs maisons. Comme j'étais l'officier supérieur des forces d'occupation, j'ai été invité au domicile du maire pour être présent lorsqu'ils ont ouvert et bu le « vin de la libération ». Il faisait presque nuit lorsque j'ai pu partir, et je me suis rendu à cette maison marquée d'obus et noircie en compagnie d'un autre officier. L'ennemi n'étant qu'à quelques kilomètres de là, ce n'était pas vraiment un havre de paix. À notre arrivée, on nous a demandé de partager leur humble repas, un repas frugal au mieux, seulement un ragoût de lapin, mais préparé avec gratitude pour les grands Canadiens venus de l'autre côté de la mer qui avaient libéré leur pays et leur ville des envahisseurs qui l'occupaient depuis de nombreuses années. L'ennemi avait l'habitude de survoler en douce un terrain nouvellement occupé au crépuscule du jour de sa capture. Pour ajouter à cette confusion, ces avions ont largué des centaines de petites bombes [antipersonnel] de la taille d'une canette de Pepsi. Ce type de missile fait des ravages dans les troupes au sol. L'humble repas avait à peine commencé que le bruit sourd des avions ennemis au-dessus de nos têtes annonçait le début du raid. Nous avons rapidement soufflé la seule bougie allumée et nous sommes restés assis tranquillement dans la semi-obscurité. Le premier chapelet de bombes a atterri assez près et la maison a tremblé et a été légèrement ébranlée. Soudain, j'ai entendu les cris d'un enfant terrifié ; une petite fille de 4 ou 5 ans au plus est entrée en courant dans la pièce. Comme j'étais le plus proche d'elle, j'ai ouvert les bras et elle s'est jetée dedans. J'ai levé la tête et regardé le maire. Il a dit doucement : « C'est la fille d'un voisin. Son père est mort et sa mère et sa sœur aînée ont été tuées par les tirs d'obus de cet après-midi. Nous allons les enterrer ensemble au lever du jour. Ils sont dans la maison d'à côté, allongés par terre. »

Les bombardements se sont poursuivis, et alors que je tenais ce petit corps tremblant, frémissant de grands sanglots près de ma poitrine, j'ai prié Dieu pour que l'enfant que je

berçais ne sache jamais que le grand Canadien venu de l'autre côté de la mer, dont les bras forts la tenaient tendrement comme si elle était sa propre fille, et l'homme qui avait ordonné les bombardements qui avaient tué sa mère et sa sœur était la même personne.

J'ai passé de nombreuses heures éveillé à réfléchir à cette situation, mais quand j'y pense, cet événement est aggravé par d'autres et d'autres encore jusqu'à ce qu'ils se tissent tous ensemble comme une grande tapisserie.

J'essaie donc de raconter les choses « comme elles se sont passées » à une personne, un jour, chaque année. Je ne cherche pas votre pitié, pas plus que n'importe quel autre ancien combattant. J'ai fait ce que j'avais à faire comme les autres avant moi et les autres après moi devaient le faire. Nous sommes la génération passée dans cette vie. Vous êtes le présent. S'il est en votre pouvoir de le faire, abolissez la guerre et les conflits et tous leurs effets inhérents. Nous, les gens du passé, nous avons vécu cet événement terrible et nous en serons affectés pour le reste de notre vie naturelle. Souvenez-vous de ces jeunes hommes et de ces jeunes femmes qui ne sont jamais retournés dans notre merveilleux pays et qui dorment, comme sir Rupert Brooke l'a dit dans son mémorable poème « Le soldat », « un coin d'un front lointain sera à jamais anglais ».

Je vous implore de faire le serment solennel de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour que cette guerre, civile ou autre, ne se reproduise plus jamais. Merci.